

GEORGIA HUNTER

Sur les ailes de la chance

ROMAN

SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON




CHARLESTON
POCHE

GEORGIA HUNTER

SUR LES AILES DE LA CHANCE

Au printemps 1939, la famille Kurc fait de son mieux pour mener une vie normale dans sa ville de Pologne. Halina savoure son histoire d'amour naissante, Jakob prépare son avenir avec Bella, et Mila s'habitue à son nouveau statut de mère, sous le regard bienveillant de Nechuma, la matriarche.

Mais l'horreur qui envahit l'Europe ne va pas tarder à les rattraper. Séparés par six années de conflit et cinq continents, des jazz clubs de Paris aux plages de Rio de Janeiro en passant par le goulag sibérien et le ghetto de Varsovie, les Kurc vont traverser la guerre, poussés par la même rage de survivre et l'espoir immense qu'un jour, ils seront à nouveau réunis.

Inspiré par l'incroyable histoire familiale de l'autrice, *Sur les ailes de la chance* est un hommage au triomphe de l'espoir et de l'amour sur la haine.

«Ce premier roman est incroyable de justesse et d'émotions. Ne le manquez surtout pas !»
Ariane Bois, *Psychologies Magazine*

À l'âge de 15 ans, **Georgia Hunter** a appris qu'elle appartenait à une famille de survivants de l'Holocauste – un véritable choc pour cette jeune Américaine. *Sur les ailes de la chance*, son premier roman, est né de la quête qu'elle a menée pour remonter le fil de cette histoire familiale extraordinaire.

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-511-3



9 782368 125113

9,50 euros
Prix TTC France
Rayon : Roman
historique

CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Quel roman ! Une famille très touchante, prise dans la tourmente de la guerre, que j'ai pris beaucoup de plaisir à suivre. L'écriture est très agréable à lire. J'ai été submergée par tout un tas d'émotions et, bien que le livre soit long, j'étais triste de tourner la dernière page : j'en voulais encore. Un très beau récit ! »

Marion, du blog *Loeildem*

« Georgia Hunter s'inspire d'une histoire vraie, celle de sa famille, et cela se sent. Les mots sonnent juste, l'émotion est palpable à chaque page. On ne peut que saluer le travail de reconstitution et d'historienne de Georgia Hunter, mais surtout sa capacité à nous embarquer dans cette histoire auprès de la famille Kurc. »

Christelle, du blog *Christlbouquine*

« Un hymne à l'espoir, cette époustouflante saga familiale défile sous nos yeux, portée par des personnages courageux, bouleversants. Une écriture simple mais avec des mots percutants dans laquelle on ressent beaucoup d'émotions. »

Adeline, du blog *Adeline au pays des livres*

« Un récit haletant qui prend à la gorge. Un sublime chant d'amour, amour de la famille, amour des couples ; amour qui permet de tenir, de résister, de ruser, de lutter. »

Ghislaine, du blog *Le domaine de Squirelito*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page

www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

SUR LES AILES
DE LA CHANCE

Titre original : *We Were the Lucky Ones*
Copyright © 2017 by Georgia Hunter

Publié pour la première fois aux États-Unis par Viking Penguin,
une marque de Penguin Random House LLC en 2017. Publié
par Penguin Books en 2018.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-511-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Georgia Hunter

SUR LES AILES
DE LA CHANCE

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Typhaine Ducellier*

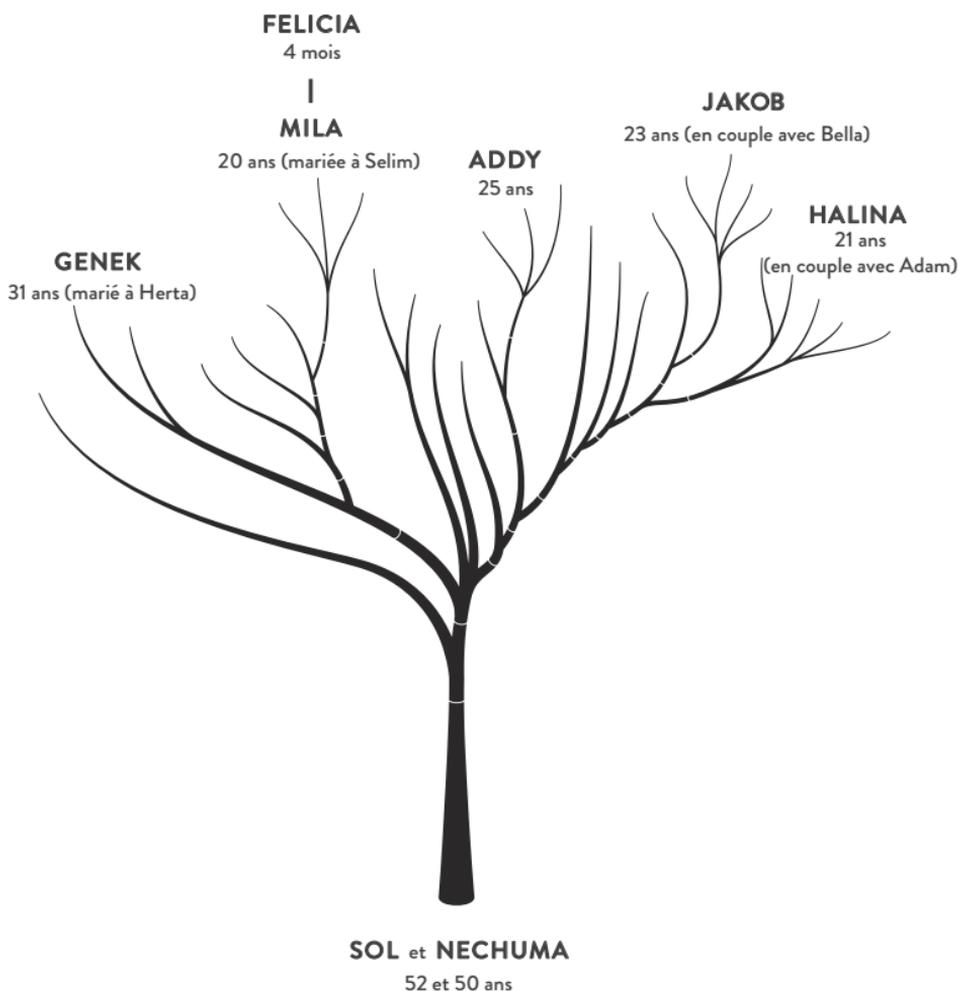

CHARLESTON
POCHE

*À mon grand-père, Addy,
avec amour et admiration.*

Et à mon mari, Robert, de tout mon cœur.

LA FAMILLE KURC

MARS 1939



Ce livre s'inspire de faits réels.

*À la fin de l'Holocauste, quatre-vingt-dix pour cent
des trois millions de juifs que comptait la Pologne
avaient été exterminés ; parmi les trente mille et quelques
juifs qui vivaient à Radom,
moins de trois cents ont survécu.*

PREMIÈRE PARTIE

|

Addy

Paris, France – début mars 1939

Il n'avait pas prévu de faire une nuit blanche. Mais de quitter le Grand Duc aux alentours de minuit, puis de dormir quelques heures à la gare d'Austerlitz avant de reprendre le train pour Toulouse. Sauf qu'un coup d'œil à sa montre lui indique qu'il est presque 6 heures du matin.

C'est Montmartre qui lui fait cet effet. Les clubs de jazz et les cabarets, les nuées de Parisiens, jeunes et rebelles, qui refusent de laisser quoi que ce soit les démoraliser, pas même la menace de la guerre... c'est enivrant. Il termine son cognac et se lève, luttant contre la tentation d'écouter un dernier morceau. Il pourrait sûrement prendre un autre train plus tard. Mais il songe à la lettre dans la poche de son manteau et sa respiration s'accélère. Mieux vaut y aller. Il

rassemble son pardessus, son écharpe et son chapeau, lance un *adieu** à ses compagnons et zigzague entre la dizaine de tables du club encore à moitié plein de ses habitués fumant des Gitanes et se balançant au rythme de *Time On My Hands*, de Billie Holiday.

Alors que la porte se referme derrière lui, Addy inspire profondément, savourant la sensation de l'air frais dans ses poumons. Le givre de la rue Pigalle a commencé à fondre et les pavés brillent en un kaléidoscope de gris sous le ciel de la fin d'hiver. Il a intérêt à presser le pas s'il veut avoir son train. Avant de s'éloigner, il inspecte son reflet dans la fenêtre du club, soulagé que le jeune homme qui le dévisage soit présentable, en dépit de l'absence de sommeil. Il se tient droit, son pantalon aux plis encore impeccables lui ceint bien la taille, ses cheveux sombres sont correctement peignés, ramenés en arrière comme il aime, sans raie. Il passe son écharpe autour de son cou et se met en route pour la gare.

Partout ailleurs dans la ville, pense Addy, les rues doivent être silencieuses, désertées. La plupart des rideaux de fer ne se lèveront pas avant midi. Certaines boutiques, dont les propriétaires ont fui pour la campagne, n'ouvriront même pas du tout. FERMÉ INDÉFINIMENT* : voilà ce que disent les panneaux suspendus aux fenêtres. Mais ici, à Montmartre, le samedi a tout naturellement glissé vers le dimanche et les rues sont vivantes, pleines d'artistes, de danseurs, de musiciens et d'étudiants. Ils sortent en trébuchant des boîtes de nuit et cabarets, rieurs, comme s'ils vivaient sans la moindre inquiétude. Addy rentre le

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

menton dans le col de son manteau tout en marchant. Il relève les yeux juste à temps pour faire un pas de côté et éviter une jeune femme vêtue d'une robe lamée argentée qui arrive dans le sens inverse.

— *Excusez-moi, monsieur**, dit-elle avec un sourire.

Elle rougit sous son chapeau jaune orné de plumes. Une chanteuse, suppose Addy. Une semaine plus tôt, il aurait peut-être engagé la conversation avec elle.

— *Bonjour, mademoiselle**, répond-il avec un hochement de tête tout en poursuivant sa route.

Une odeur de poulet rôti fait gargouiller son estomac tandis qu'il tourne dans la rue Victor-Massé, où une file d'attente s'est déjà formée devant le Mitchell, qui sert en continu. À travers la porte en verre du restaurant, il voit les clients deviser par-dessus des tasses de café fumant, leurs assiettes débordant de petits déjeuners à l'américaine. Une autre fois, se dit-il en hâtant le pas.

À peine le train se met-il en route qu'Addy sort la lettre de la poche de son manteau. Depuis qu'il l'a reçue, la veille, il l'a lue et relue et n'a pensé qu'à ça, ou presque. Il passe les doigts sur l'adresse de l'expéditeur. 14 rue Warszawska, Radom, Pologne.

Il imagine sa mère, son stylo à la main, écrivant penchée au-dessus de son secrétaire, le soleil caressant doucement sa joue. Elle lui manque davantage qu'il ne l'aurait cru lorsqu'il a quitté la Pologne pour la France, six ans plus tôt.

Il avait dix-neuf ans, à l'époque. Il songeait sérieusement à rester à Radom : là, il serait près de sa famille et pourrait faire carrière dans la musique. Il composait depuis l'adolescence et, à ses yeux, rien n'était plus gratifiant que passer ses journées devant

son clavier à écrire des chansons. C'est sa mère qui l'avait incité à faire une demande d'inscription auprès du prestigieux Institut polytechnique de Grenoble. Et c'est encore elle qui avait insisté pour qu'il s'y rende après y avoir été accepté.

— Addy, tu es un ingénieur-né, lui avait-elle dit tout en lui rappelant qu'à l'âge de sept ans il avait démonté le poste de radio familial en panne, pour en étaler les pièces sur la table et les réassembler.

Le poste avait fonctionné à nouveau.

— Il n'est pas si facile de vivre de la musique, avait-elle renchéri. Je sais que c'est ta passion. Tu as un don et tu devrais continuer dans cette voie. Mais passe d'abord ta licence.

Addy savait que sa mère avait raison. Il était donc parti, promettant qu'il reviendrait à la maison diplômé. Mais, dès qu'il avait laissé derrière lui la province de Radom, une nouvelle vie s'était offerte à lui. Quatre ans plus tard, son diplôme en poche, il s'était vu offrir un poste à Toulouse, avec un bon salaire. Il avait des amis venus du monde entier (Paris, Budapest, Londres, La Nouvelle-Orléans). Il avait pris goût à l'art et à la culture, au *pâté de foie gras** et à la perfection beurrée d'un croissant tout juste sorti du four. Il avait un appartement pour lui seul, petit certes, en plein cœur de Toulouse, et pouvait se payer le luxe de rentrer en Pologne dès qu'il le désirait, à savoir au moins deux fois par an, pour Roch Hachana¹ et Pessa'h². Et dès qu'il le

1. Fête marquant le début de la nouvelle année hébraïque.

2. Fête commémorant la sortie du peuple hébreu d'Égypte et l'avènement du peuple juif après le don de la Torah à Moïse sur le mont Sināi.

pouvait il se rendait à Montmartre, un quartier si débordant de talent musical qu'il n'était pas rare d'y boire un verre au Hot Club en compagnie de Cole Porter, d'assister à une performance improvisée de Django Reinhardt au Bricktop ou, comme l'avait fait Addy, d'admirer sur la scène du Zelli le fox-trot de Joséphine Baker avec, dans son sillage, son guépard au collier de diamants. De mémoire, jamais dans sa vie il n'avait été aussi inspiré pour coucher des notes sur le papier. À tel point qu'il s'était demandé s'il ne devrait pas déménager aux États-Unis, le berceau des plus grands, le lieu de naissance du jazz. En Amérique, se prenait-il alors à rêver, il pourrait peut-être tenter sa chance et ajouter ses propres compositions aux morceaux à la mode. C'était tentant, mais cela impliquait de mettre encore plus de distance entre sa famille et lui.

Tandis qu'il sort de son enveloppe la lettre de sa mère, une petite décharge électrique parcourt sa colonne vertébrale.

*Mon très cher Addy,
Merci pour ta lettre. Ton père et moi avons adoré ta description de l'opéra au Palais-Garnier. Ici, tout le monde se porte bien, même si Genek est encore furieux d'avoir été rétrogradé, ce que je comprends. Halina est fidèle à elle-même, si impulsive que je me demande souvent si elle ne finira pas par implorer. Nous attendons que Jakob nous annonce que Bella et lui sont fiancés, mais tu connais ton frère, il n'aime pas précipiter les choses ! Je chéris mes après-midi passés en compagnie de la petite Felicia. J'ai hâte que tu la rencontres, Addy. Ses cheveux ont commencé à*

pousser, ils sont couleur cannelle ! Vivement qu'elle fasse ses nuits. La pauvre Mila est épuisée. Je lui rappelle sans cesse que ce ne sera pas toujours ainsi.

Addy retourne la lettre et change de position sur son siège. C'est là que le ton de sa mère s'assombrit.

Je dois t'avertir, mon chéri : les choses ont changé ici au cours du dernier mois. Rotsztajn a fermé les portes de sa ferronnerie. Cela paraît incroyable, après bientôt cinquante ans d'activité. Kosman, lui aussi, a emmené sa famille et son activité d'horloger en Palestine, après avoir trouvé son magasin vandalisé pour la énième fois. Je ne te raconte pas tout cela pour t'inquiéter, Addy. Simplement je ne veux pas te mentir. Ce qui m'amène au véritable motif de cette lettre : ton père et moi avons le sentiment qu'il vaudrait mieux que tu restes en France pour Pessa'h et que tu attendes l'été pour nous rendre visite. Tu vas terriblement nous manquer, mais actuellement il est dangereux de voyager, surtout au niveau des frontières allemandes. S'il te plaît, Addy, réfléchis bien. La maison reste la maison et nous serons toujours là. En attendant, envoie-nous des nouvelles quand tu le pourras. Où en est ta nouvelle composition ?

*Avec tout mon amour,
Maman*

Addy soupire tandis qu'il tente, une fois de plus, de trouver un sens à tout cela. Il a entendu parler des boutiques qui ferment, des familles juives qui partent pour la Palestine. Les nouvelles de sa mère

ne le surprennent pas. C'est son inquiétude qui le perturbe. Elle a déjà mentionné les changements qui se mettent en place (elle était furieuse lorsque Genek s'est vu retirer sa licence de droit), mais le plus souvent les lettres de Nechuma sont joyeuses, optimistes. Pas plus tard que le mois dernier, elle lui demandait s'il se joindrait à elle pour une représentation de Monisuko au Grand Théâtre de Varsovie, et lui parlait de son délicieux dîner d'anniversaire de mariage avec Sol chez Wierzbicki. Wierzbicki les avait accueillis lui-même et leur avait offert de leur préparer un plat spécial hors menu.

Cette lettre est différente. Sa mère a peur.

Il secoue la tête. En vingt-cinq ans, il n'a jamais vu Nechuma exprimer quelque crainte que ce soit. Et, en vingt-cinq ans, lui et ses frères et sœurs ont toujours été ensemble à Radom pour fêter Pessa'h. Aux yeux de sa mère, rien n'est plus important que sa famille. Et voilà qu'elle lui demande de rester à Toulouse pour la fête ? Si Addy s'est d'abord persuadé qu'elle s'inquiétait trop, est-ce vraiment le cas ?

Par la fenêtre, il observe la campagne française, désormais familière. Le soleil pointe derrière les nuages et quelques teintes printanières colorent les champs. Le monde semble inoffensif, comme il l'a toujours été. Et, pourtant, les mots d'avertissement de sa mère font basculer son équilibre et le déroutent.

Addy repense à son dernier séjour chez ses parents, en septembre, fermant les yeux à la recherche d'un indice ou de quelque chose qui lui aurait échappé. Son père s'était rendu à sa partie de cartes hebdomadaire avec un groupe d'amis

marchands (juifs et polonais) sous la fresque blanche en forme d'aigle du plafond de la pharmacie de Podworski ; le père Król, un prêtre de l'église de Saint-Bernardine et admirateur du talent virtuose de Mila au piano, était passé pour un récital. Pour Roch Hachana, la cuisinière avait préparé des 'hallahs³ glacées au miel et Addy avait veillé tard pour écouter du Benny Goodman, buvant du côté de Nuits et riant avec ses frères jusque tard dans la nuit. Même Jakob, habituellement réservé, avait posé son appareil photo pour se joindre à leur petit groupe. Tout lui avait paru relativement normal.

Addy sent pourtant sa gorge s'assécher : et si les signes avaient été là, mais qu'il n'y avait pas prêté attention ? Pire : et s'il était passé à côté de ces signes simplement parce qu'il ne voulait pas les voir ?

Lui revient soudain à l'esprit l'image de la croix gammée fraîchement peinte sur le mur du jardin Goudouli à Toulouse. Et le souvenir du jour où ses patrons faisaient des messes basses, se demandant s'il représentait un risque pour leur entreprise (ils le croyaient hors de portée de voix). Il se remémore les magasins fermés à Paris. Les photographies dans les journaux français au lendemain de la nuit de Cristal, en novembre : des vitrines défoncées, des synagogues réduites en cendres, des milliers de juifs fuyant l'Allemagne et emportant avec eux, dans des brouettes, lampes de chevet, pommes de terre et personnes âgées.

3. Pain traditionnel juif proche de la brioche, mais ne contenant pas de beurre.

Les signes étaient là, à l'évidence. Mais Addy les avait minimisés. Il ne les avait pas pris au sérieux, se disant qu'un petit graffiti n'était pas bien méchant ; que s'il devait perdre son emploi il en trouverait un autre ; que les événements en Allemagne, quoique perturbants, se déroulaient de l'autre côté de la frontière et y resteraient circonscrits. À présent, néanmoins, la lettre de sa mère à la main, il voit avec une clarté angoissante les signaux d'alarme qu'il avait décidé d'ignorer.

Addy ouvre les yeux, hanté par une idée fixe qui lui donne la nausée : Tu aurais dû rentrer à la maison depuis des mois.

Il replie la lettre et la range dans son enveloppe, qu'il glisse à nouveau dans la poche de son manteau. Il va écrire à sa mère, songe-t-il avec détermination. Dès qu'il arrivera chez lui à Toulouse. Il lui dira de ne pas s'inquiéter, qu'il rentrera à Radom comme prévu, qu'il veut plus que jamais être avec sa famille. Il lui expliquera que sa nouvelle composition avance bien, et qu'il a hâte de la lui jouer. Cette pensée lui apporte un semblant de réconfort, et il s'imagine au clavier du Steinway de ses parents, sa famille rassemblée autour de lui.

Addy laisse de nouveau flâner son regard sur la campagne placide. Demain, décide-t-il, il achètera un billet de train, rassemblera ses papiers, emballera ses affaires. Il n'attendra pas Pessa'h. Son patron lui en voudra de partir plus tôt que prévu, mais Addy n'en a que faire. Tout ce qui importe, c'est que dans quelques jours il soit en route pour la maison.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Sur les ailes de la chance
Geogia Hunter



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON